

« Je m'suis toujours caché, après ma déportation. Pour vivre heureux, vivons caché. Je souffrais, donc, j'avais besoin d'isolement. »

Cet isolement, Karol PILA a décidé de le briser, en venant témoigner, l'année de ses quatre-vingts ans au Mémorial de la Shoah.

Il faut comprendre que la mémoire de la Shoah a été une histoire de mémoire difficile, une histoire qu'on avait du mal à regarder en face dans les pays européens.

Quand les alliés arrivent dans les camps, ce n'est pas un objectif militaire, ils y arrivent par hasard, en ne sachant pas ce qu'ils allaient découvrir.

C'est bien la question de la disparition des témoins qui se pose, 70 ans après. Au Mémorial de la Shoah, on travaille en même temps sur l'Histoire et sur la mémoire. Mais, on s'est rendu compte que les derniers témoins allaient disparaître, et donc qu'il fallait garder des archives, et recueillir de témoignages.

« je suis un enfant de Birkenau. J'avais douze ans, il fallait que je fasse mon chemin. Je ne voulais pas mourir à Auschwitz.

Mesdames, messieurs, je suis venu ici pour témoigner ; ici c'est un haut lieu où j'ai envie de parler, parce que.. pour moi, à quatre-vingts ans, c'est l'heure de parler. N'attendez pas à ce que je sois un orateur exceptionnel, j'ai la locution difficile, mais il y a quelque chose qui me pousse à parler.

Donc, j'ai envie de me lâcher aujourd'hui. J'ai envie de me lâcher pour me libérer de mes cicatrices, de mes blessures, afin que je puisse être libre, libre de mon corps. Libre de, tout le poids de souffrance que j'ai dû subir. C'était pas facile, pour un enfant. Vous m'voyez adulte, mais, sachez que c'est un enfant qui va parler.

Nous étions cinq frères et sœurs, une famille très unie ; je m'appelle des shabbat de la maison, et d'un lie, très fort, entre nous tous. Nous étions très heureux, très heureux, de vivre, et, malheureusement, ma guerre est v'nue ; j'avais huit ans, et je viens maintenant, ici, avec mes quatre-vingts ans.

Mon père était négociant en animaux. Pendant la guerre, il travaillait la nuit, pour essayer de faire face aux besoins de la famille. Et,... très rapidement, il s'est fait prendre, et je n'ai plus entendu parler de lui. Je sens ma mère en désarroi ; elle se trouve subitement, subitement, à la tête d'une famille de cinq enfants.

J'étais bouleversé de ce déchirement du père que j'voyais. Je manquais de cet amour. Qui me blessais, me responsabilisais, et je m'disais : mais pourquoi, pourquoi ça ? »

A l'école, il fait la découverte du racisme

« A l'école, « sale juif, Judes » était du permanent. On m'agressait, je l'admettais pas, je rentrais, le soir je tirais les jupes de ma mère pour lui dire : « il faut partir, il faut partir ! »

On devait porter l'étoile de David. C'est pas que j'étais pas fier de porter l'étoile, mais, porter l'étoile comme « tampon juif », non ! non ! j'ne voulais pas être marqué ! Je ne concevais pas, je n'la portais pas, parce que, je ne voulais pas la porter, pour pas que les Allemands me prennent rapidement.

Aumônerie d'Amboise

L'étoile, je l'avais quand il fallait, mais très vite je retroussais ma veste, pour la cacher. J'avais qu'une idée, c'est m'évader. Pourquoi m'évader ? Parce que j'étais pourchassé ! En permanence, je devais me cacher, parce que, j'étais juif. »

Lors de la première rafle, Karol, sa mère, son frère ses trois sœurs se sont fait prendre.

On nous a tous pris, on s'est fait coincer ! tous ! Ma mère avec ses enfants. On nous a raflés, pour aller au stade. C'est là que ma mère nous a dit : « Mes enfants, je ne peux plus rien pour vous ! Sauvez-vous ! » J'ai compris c'que ça voulait dire, il fallait vite comprendre, parce qu'on n'avait pas le droit de pas comprendre.

Je dis à ma sœur : « tu viens avec moi ! Y'avait un Allemand qui allumait sa cigarette : il y avait énormément de vent, énormément de vent ; il s'est tourné pour l'allumer : le temps qu'il tourne, j'ai attrapé par la main ma sœur, et j'dis : « allez, allez, on y va ! c'est le moment. Je m'suis sauvé à ce moment-là. Et c'est là que je m'suis retrouvé à l'extérieur, face à l'existence.

Ma mère, quand elle m'a dit : « partez ! », j'ai vite analysé sa détresse de me dire ça. Un mère qui dit à ses enfants : « je n'peux plus rien pour vous », je l'ai ret'nu ma vie durant, c'est en moi, et c'est ça qui m'a forgé, pour aider à survivre. »

Karol se serre les coudes avec la seule qui lui reste, sa sœur ainée, tandis que l'étau se resserre autour des Juifs de Benzin.

« On a fait comme on a pu. Très vite, il y a eu des rafles, et ma sœur, elle avait un an de plus que moi, elle m'a dit : « Viens, viens là ! Mais je ressentais qu'il fallait pas que j'allais là ! Alors j'dis : « Non, tu viens de c'côté-là, tu viens avec moi ; et se sentant l'ainée, elle est partie, moi je n'l'ai pas suivie. Et elle s'est fait rafler. Et je m'suis retrouvé tout seul, à Benzin, sans parents. Tout-seul !

Il fallait manger. Je voulais manger. Alors, j'étais, porteur d'eau. Tout petit, j'avais une barre, et puis on portait de l'eau aux Polaks. On nous donnait la pièce.

Comme j'étais tout p'tit, arrivé chez eux, j'avais renversé trois quarts, et, le restant de l'eau, on m'le jetait dans la figure, pourquoi je,...j'faisais pas mon boulot ! Alors c'est là que j'ai compris que, il fallait que je change d'activité. Je vendais de bonbons, dit « di makoufkis », c'est-à-dire, c'est des bonbons, en Polognes, ils mangeaient des bonbons au pavot. Je vendais pendant quelques temps des bonbons, d'autres moments je vendais des pommes de terre râpées, en galette un peu, et euh, d'temps en temps j'allais, j'allais voler au marché tout c'que j'pouvais ; comme ça j'allais prendre des oranges, qui traînaient, comme ça ; j'essayais d'faire face, à mes besoins, pour me nourrir. »

Karol est maintenant tout seul, il doit survivre, et risque à chaque instant de se faire prendre

« Je ne savais pas comment me cacher. JE VOULAIS SAUVER MA PEAU ! Ma peau, je voulais la sauver ! j'avais une rage de vivre. On m'a ôté mes parents, on m'a arraché cet amour j'avais besoin, donc je dis je vis je dois vivre je dois survivre.

Les rafles se poursuivaient, et, un jour, je passe devant un p'tit potager, je vois un tonneau, je prends le tonneau, je me coiffe, il était percé, etc..., je me coiffe et je m'abrite là. Pourquoi je m'suis abrité là ? un pour être à l'abri, deux, pour qu'on m'tire pas dessus, trois, parce que j'avais repéré des grains, un peu de raisin, repéré un peu de légumes, je sentais que je pouvais avoir quelque chose à manger, un peu de nourriture. Et voilà comment je m'»suis abrité. Tout en même temps, je scrutais mon m'tit casse-croûte. Et, là je m'suis abrité pendant des jours et des jours. Recroquevillé, je sortais

Aumônerie d'Amboise

la nuit, je sortais la nuit je m'déplaçais même quelquefois avec le tonneau. D'autres fois, je l' retirais, la nuit la nuit profonde, pour qu'on m'voie pas. J'avais la rage de continuer d'vivre, et de représenter ma famille.

Voilà comment passaient les jours. A force de souffrir, tout devenait un exercice pour moi ! Je m'entraînais, j'avais l'impression que je devenais, de plus en plus compétent. Franchement, je, je m'sentais bien, à force de me battre. Alors je m'battais, comme j'ai pu, en solitaire ! Personne pour m'aider. Seul ! Seul ! C'est lourd !

J'avais qu'une idée en tête : être libre ! Donc, en permanence, quand on m'prenait, je m'échappais. Y'a des moments où c'était difficile, et, euhh, à force de vagabonder à l'extérieur, un jour, on m'a pris, on m'a collé en prison en Pologne. Où en prison, je n'sais pas comment, j'étais prisonnier, j'ai dû faire quelque chose qu'il ne fallait pas. Un un Polonais, pour une fois y'a un polonais qui m'a fait du bien, y'avait deux barreaux : « c'est pas normal que tu sois là. Va-t-en p'tit gars, va-t-en ! » Y m'a écarté les barreaux, y m'a dit : « mets toi sur moi, et fais ton ch'min. » Je m'suis encore sauvé de prison, en je m'suis retrouvé de nouveau à Benjin.

Une chose est certaine : j'étais tout p'tit, haut comme trois pommes, donc, pour les Allemands, je n'étais pas intéressant. Et j'voulais leur prouver que je suis intéressant ! que je suis un élément qui vent travailler ! Ce message, je l'ai fait sentir à l'officier du ghetto, je dis que, je peux être cireur de botte, je dis que je peux, je peux rendre des services. Je suis capable de travailler, donc prêt à prouver ce que je peux faire. Donnez moi ma chance, pour m'en sortir ; Et ne vous fiez pas à ma petite taille.

Cireur de bottes était ma spécialité. Le tout était de convaincre que, les bottes que j'vais cirer, l'officier puisse se voir dedans ! Tellement j'étais professionnel. Et c'est comme ça, que, j'ai eu une activité au ghetto.

Dans l'ghetto, le commandant, j'ai eu de la chance, il m'a pris un peu en affection. Et, un moment donné, le ghetto se liquidait, et y m'a d'mandé : « tu restes ici avec moi, etc... ». Eh ben, j'dis : « Non ! Non, je vais avec mes camarades, je pars ; Parce que j'ai très vite fait le choix, je n'voulais pas confier ma vie à un SS. Et donc j'ai préféré partir à Birkenau, avec tout le monde, que d'être protégé par un SS. Donc je voulais partir avec mes autres camarades du ghetto, à Birkenau, que d'confier ma vie à un SS. C'était mon filling, ma destinée, et je suis parti, là bas , à Birkenau, que mes camarades connaissent.

Je savais c'qui m'attendait ! La Pologne, le ghetto, m'a servi d'apprentissage , pour la suite. »

« Je suis un enfant de Birkenau. J'avais douze ans. Il fallait que je fasse mon ch'min. JE NE VOULAIS PAS MOURIR A AUSCHWITZ ! »

Les enfants ne pouvaient pas survivre à Birkenau, ils étaient immédiatement gazés à leur arrivée. Lorsque Karol Pila part avec les derniers survivants du ghetto, il sait qu'il lui faudra arriver à travailler

« Y'a un convoi qui arrive, je descends comme tout l'monde, on attend, on avance p'tit à p'tit, le long de la rampe, pour être sélectionné. Je savais bien c'que ça veut dire ! Je savais que j'étais haut comme trois pommes, et je savais que j'allais directement où on revient pas. Je savais, je savais, mais je voulais, je voulais, VIVRE !

Donc, haut comme trois pommes, je savais que, ils allaient m'mettre avec les personnes âgées. Je m'suis dit : personnes âgées et enfants, qu'est-ce qu'ils vont apporter aux Allemands ? Rien ! Ils sont

donc inutiles ! Inutiles ! Ils vont donc disparaître. J'ai logiquement suivi ce cheminement, donc, je ne voulais pas aller avec les personnes âgées, ni avec les enfants. Je voulais aller avec les adultes. On avance au fur et à mesure, et, mon sang commence à bouillir ! Je voulais être GRAND à c'moment là, GRAND, parce que, si j'étais GRAND, j'irais à gauche ! J'étais pas grand, j'étais tout p'tit. J'y regarde en l'air, j'étais tout p'tit, j'espérais qu'y m'fasse grandir, j'étais tout p'tit ! J'étais toujours petit, et quand le moment arrive, plusieurs Kapos, ils me prennent, parce que, ils sentaient que j'avais une résistance. Ils me mettent sur le camion. Mes force se sont multipliées, et très vite, j'ai tout poussé, écarté, j'ai sauté du camion. Et j'ai dit à l'officier : « Monsieur l'officier, je veux travailler, je suis capable de travailler, je vous prouverai que j'vais travailler ! laissez moi aller avec les grands ! Je voulais être grand, et le bon Dieu m'a pas fait grand ! PASQ FAIT GRAND !

Eh bien, devant cette ténacité, on me met dans une petite ambulance à part, un petite ambulance. Je casse le carreau, je passe par la vitre, je traverse tout en sang, je m'approche de l'officier : « MAIS LAISSEZ MOI ALLER LA ! »

Et c'est là qu'il a réagi : « Bon, qu'il aille avec les grands ! ». Et je suis parti, avec les grands.

« Le commandant Schwartzuber a ordonné qu'on m'fasse une tenue, une tenue de « laufer ». Il paraît que j'étais mignon, et que j'étais un peu,...aryen. C'était bien d'être comme ça. Donc, j'ai acquis la profession de coursier. Mon activité principale était de faire sortir et de faire entrer au pas cadencé les déportés qui allaient travailler. « Eins, zwei, links, eins, zwei », ils voulaient comme ça.

Faire marcher des gens qui tiennent pas debout, au pas cadencé, vous pensez si j'en avais le cœur ! »

Henri BORLAND, seul rescapé des enfants juifs déportés de France et Simon GUTMAN, sont dans l'assistance qui écoute le témoignage de Karol Pila. Karol, qui parle pour la première fois.

« Je vivais à Birkenau, par miracle. Peut être parce que j'ai obtenu le respect des Allemands. J'ai vécu dans un block privilégié, le block numéro quatre. J'étais avec Simon GUTMAN, ici présent. Je vivais dans son block. Simon GUTMAN, Simon GUTMAN, était (j'avais de bonnes relations), cuisinier à Auschwitz. Régulièrement je passais là bas, si y'avait un casse-croûte qui trainait, chaque fois, il répondait : présent ! Un homme qui m'a donné à manger ; il est là ! Simon GUTMAN. Je ne l'oublierai pas, comme il sait. »

A l'époque, Simon GUTMAN est un grand de vingt ans, qui affronte la vie à Auschwitz depuis mars 1942.

Simon GUTMAN :

« A Auschwitz, on nous a tatoués. Tout le monde a un tatouage ici, ou sur la poitrine ; Moi j'ai un tatouage ici. De Birkenau. Birkenau n'existait pas, il y avait quelque part un cœur en brique. Ca y était, on était rongé par les poux, la vermine, le typhus, la dysenterie. Alors, il y avait des flaques d'eau glacées, et, j'avais un copain, Maurice Arbizer, et je fixe mon copain. J'dis : « dis moi, Maurice, est ce que je suis aussi dégueulasse que toi ? Y'avais pas d'eau, y'avait rein. Y m'dit : » tu sais quoi ? Nous sommes tous les deux sales et dégueulasses ! » J'ai cassé une flaque d'eau, glacée, et je m'suis lavé le visage. Un Allemand, y m'dit : « Du, komm ! Toi, viens ! » Alors j'dis, j'suis foutu !

Et voilà, Alfred, un Allemand, un triangle rouge, politique. Alors, il s'adresse au Sturmfuhrer Albert Remahle : « Dis moi, j'aurais besoin d'un cuisinier ». Il était kapo des cuisines. Alors, il dit : « Ah, j'ai un cuisinier pour toi. » Il me cite, moi ; Il me dit : «Toi, dir, cuisinier ! ». - « Moi pas cuisinier »- « Cuisinier ! » Et, une aubaine, une chance, on m'amène pour me doucher, une douche chaude. Ca, c'était un grand luxe. Il me change de vêtements, une tenue de cuisinier. Il m'amène chez

Aumônerie d'Amboise

l'obersturmführer, le grand manitou des cuisines ; Il y avait cinquante cuisiniers. J'étais le seul Juif. Je m'suis dirigé vers les barbelés, pour me faire tuer par les miradors. Entre temps, je me dis : « tu souffres désespérément, tu souffres, mais qui est ce qui va pleurer après toi ? » J'ai dit : Bon, faut lutter, parce que j'étais lâche, pour moi, j'étais lâche !

J'étais désespéré, au point de vue souffrance. Cinquante cuisiniers, y'avait que des Polaks, de Polaks, quelques Ukrainiens, et moi, j'étais le seul Juif. Le souffre-douleur ! Je luttais, je luttais. Et puis, y'a eu un coup dur. J'étais témoin du coup dur. Y'a des Polaks, qui ont piqué une boîte de margarine, dans le magasin. « alors, si c'est pas toi, alors, qui ? » Et ils m'ont tabassé à mort. Je saignais, des oreilles, du nez, à mort ! Et après la dérouillade, ils m'ont dit : « p'tit mec, tu es des nôtres ». C'était des voleurs qui m'ont tabassé, comme ils savaient que j'étais témoin. J'ai jamais dénoncé, quitte à crever. Là, j'ai eu LA PAIX ! »

Henri BORLAND :

« Je me souviens, en octobre 1944, il m'avait pris sous son aile, à l'abri des coups, et où le travail que j'avais à faire, dans les termes du camp, c'était une planque : il était le cuistot du kapo, et moi, j'étais son aide cuistot. Puis, il y a un Monsieur qui est grand père aujourd'hui, mais pour moi, pour Simon, ça reste le p'tit Karol. Parce que, c'était le seul enfant qu'il y avait dans le camp, il était haut comme trois pommes et c'était le p'tit bonhomme qui s'baladait avec un uniforme qu'on lui avait fait sur mesure, avec un brassard de laufer, c'est-à-dire de coursier, et il allait d'un air martial, très décidé, porter les messages, d'une baraque à l'autre. Voilà c'que j'voulais dire. Merci Karol, merci Simon. »

Henri et Karol sont sous la protection de Simon dans le camp. Un camp, où, tout petit, Karol devient très vite le jouet des Allemands.

« Deux Allemands, m'ont pris, ils m'ont foutu dans le bassin ! « Allez, hop ! » Ils m'ont demandé auparavant si je savais nager. Oh, si je savais nager, ça les aurait peut-être pas amusés. Mais j'ai dit que j'savais pas nager. Ils m'ont pris, l'un par les pieds, l'autre par la tête, ils m'ont jeté très loin. Je m'suis débattu, je m'suis débattu, je voulais arriver au bord. J'étais loin du bord. Comme je sais pas nager, il était loin ; il était réellement loin. Donc, par miracle, je suis revenu au bord. Et m'voyant au bord, au moment où je suis asphyxié, ils me reprennent, et rebelote, ils me rebalencent de nouveau à l'eau, loin. J'ai plus de force. Eh bien, je peux vous dire, que les SS, c'est des sadiques ! A très haut niveau, c'est des sadiques, qui prenaient du plaisir à voir un enfant se débattre dans l'eau. Se débattre pour ne pas me noyer. J'voulais pas me noyer, j'voulais pas qu'ils aient ce plaisir ! J'voulais montrer que, que j'mettrais toutes mes forces pour arriver une autre fois. Eh ben, ils m'ont jeté deux fois. Et par chance, avec un p'tit ange qui m'suivait, c'est une chance qu'ils aient été appelés en mission j'sais pas où, Ils m'ont laissé vivre. »

Karol réussit à survivre, à déjouer tous les pièges

« Un jour, j'avais des poux. Avoir des poux, C'est comme être grand malade, c'est direct au four crématoire, direct ! Et il fallait sortir du camp pour se faire dépouiller. Très discrètement, je m'suis organisé, j'ai trouvé quelqu'un, j'ai trouvé les kapos, je m'suis débrouillé pour arriver à me faire dépouiller à l'extérieur du camp. Je l'ai fait, je suis arrivé à me faire dépouiller, pour continuer à faire mon activité de Laufer et surtout, de pas être sélectionné.

A quatre-vingts ans Karol donne la parole à l'enfant qu'il était :

« Je souffrais terriblement, terriblement, du manque d'affection, je souffrais terriblement, je hurlais de douleur du manque de parents. Je souffrais plus du manque d'amour que de faim, que de soif, à Auschwitz. C'était ça, l'amour me manquait. On m'a déchiré, on m'a arraché des parents . Léon, il me

prenait dans ses bras, et il me berçait Parce que il sentait que j'étais en manque. J'étais en manque d'amour. »

Le 27 janvier 1945, les nazis désertent le camp, et les survivants vont mettre des semaines, voire des mois pour certains, à rentrer. Après cette terrible expérience, Karol PILA, Henri BORLAND et Simon GUTMAN se retrouveront, pour ne plus se quitter. Henri BORLAND évoque son retour en France dans l'après-guerre :

« Moi, je disais pas que j'étais Juif, non, on ne me demandait pas non plus, euh mon nom, ça ne l'évoquait pas, mon tatouage, ben, j'portais des manches longues, puis parfois, quand dans les circonstances du sport et puis autres, on me demandait ce que c'est je répondais en souriant : « c'est mon numéro de téléphone ». C'était pas vrai, j'avais pas de téléphone, mais, bon, enfin, bref, voyez, ça s'est passé comme ça. J'considérais que j'avais de bonnes raisons de penser que c'était dangereux de dire qu'on était Juif à des gens qu'on connais pas, que l'antisémitisme ça existait, et que pour le reste, on nous a fait payer très cher. Pour le reste, la première année, j'étais plus âgé que mes camarades de classe, puis après, petit à petit ça s'voyait pas trop la différence, quoi ! Avec mes copains, on avait tellement à faire, on rentrait dans des familles dévastées, et puis, en regardant Karol, y'avait plus de famille du tout, en ce qui le concerne. Et Simon, ben y'avait plus de famille non plus. Si, je me remémore : ton père ! Ton père est revenu. On était très très actif, c'était vraiment un job à plein temps que de vivre au quotidien, au jour le jour, et il fallait se trouver des trucs. On se refilait des adresses d'organisations caritatives, qui donnaient, ici un colis d'alimentation, là de quoi s'habiller. Je me souviens que, chez toi Simon, y'avait plus ni drap ni couverture, ouais. Voilà, on était démuné, on n'avait rien, donc il fallait cavalier, donc on n'a pas pu se payer le luxe de ressasser vengeance, haine, etccc. Je dois dire que j'étais heureux qu'il y ait des gens qui s'en occupent, qu'il y a eu des chasseurs de nazis, qu'on en a attrapé quelques uns, qu'on les a jugés, et j'ai pas pleuré quand on a exécuté Eichmann, par exemple. »

Henri considère qu'il n'a pas le droit de se taire. Sur six mille enfants Juifs de France, il est le seul à être revenu d'Auschwitz. Comme Simon GUTMAN, Comme Karol PILA, il incarne l'espoir.

« J'ai connu des gens formidables, dans le cap. J'ai connu des gens exceptionnels. Le p'tit Karol, c'est un phénomène de résistance, de survie, de ténacité, de volonté. Quant à Simon, il avait que vingt ans. Il était un grand parce qu'il était plus âgé que moi, la peur, il connaissait pas, il était capable de faire des choses inouïes. Moi, je tremblais quand je l'accompagnais. Moi, je suis rentré avec cette idée, ben que bien sûr il y a des méchants, y'a des choses dangereuses, y'a des...bon ! y'a aussi des gens qui sont dignes d'admiration. Je suis fier aujourd'hui de savoir que je suis passé par là. Je tremblais dans ma culotte chaque fois que j'étais avec lui, parce que, là-bas, pour le moindre faux-pas, on risquait de se faire tuer. Et lui, des faux pas, mais il ...d'abord, c'est aussi incroyable que quand Karol, lui, il a réussi alors qu'on a voulu l'envoyer, à l'arrivée à Birkenau à la chambre à gaz, à sauter deux fois du camion, en présence du chef des SS du camp, et puis une troisième fois, on l'enfermé dans la pseudo ambulance, il a défoncé, je ne sais pas si c'est avec sa tête ou avec ses poings, se petits poings, il a réussi à sauter en dehors. Et puis, en fin de compte, le chef des SS l'a laissé entrer dans le camp. Donc, c'est des choses qui se produisent, euh... une fois sur un million ; voilà, moi, j'ai vu ça, j'ai connu ça, et je suis rentré avec ça dans la tête que on pouvait tenter l'impossible, et puis avoir une chance de faire en sorte que ça marche. »